



## LA LANGUE FRANÇAISE

## I

A M. LE PRINCIPAL GRANT (\*)

Sur la côte indienne et sur le Saint-Laurent,  
Nouveaux fleurons ornant la couronne de gloire,  
Alb on promenait un œil de conquérant ;  
Superbe, au lendemain d'un traité dérisoire.

Mais, régner c'est futile, il faut être tyran,  
En verges il faut changer le laurier de victoire.  
Marâtre, elle veut voir ces fils d'un autre sang  
Abandonner leur langue, oublier leur histoire.

On protesta longtemps ; mais, petit à petit,  
Le temps faisait son œuvre, hélas ! quand retentit  
D'un Anglais éminent la parole vibrante :

" O vous que l'Angleterre ou dédaigne ou tourmente  
" Premiers colons du sol, Français, je vous soutiens !"  
— Noble Grant, sois béni de tous les Canadiens !

## II

AU PEUPLE CANADIEN

Et toi, peuple, qui veux conserver ton langage,  
Mais vois sa pureté s'altérer tous les jours,  
Qui, lisant les écrits des tiens, à chaque page  
Sens des termes anglais l'audacieux concours,

Et qui sais tes enfants, nonobstant l'avantage  
Du travail, du talent, dépréciés toujours,  
Ecoute ce grand homme, admire son courage,  
A ses mâles accents accorde tes amours.

Ah ! l'Anglais entendit cette fière éloquence :  
Pifra-t-il ? Verra-t-on jamais son arrogance  
Enfin rendre justice aux nôtres ? Je ne sais ;

Mais qu'au moins notre peuple, instruit par ces paroles  
Abandonnant les vœux et les souhaits frivoles,  
Conserve intact et pur l'idiome français !

GÉRALD.

## LE ROSIER

— Mille tonnerres ! faut-il être assez canaille !  
ah ! le gredin ! ! exclama le vieux garde, s'arrêtant  
à bout d'expressions, planté tout droit devant une  
tombe.

A la fin, c'était trop fort ! on n'imaginait pas  
pareille canaillerie ! Jamais, non, Dieu merci, ja-  
mais il n'avait constaté un fait aussi inouï que  
celui qui, depuis quelques jours, le confondait, le  
remplissait d'indignation, lui bouleversait la tête !

Cependant, ce n'était pas d'hier qu'il faisait sa  
ronde à travers les silencieuses allées ! Il y avait  
déjà une dizaine d'années que le père Jean, un  
vieux brave, avait quitté le régiment. Grâce à  
d'excellents états de service qu'accompagnaient pas  
mal de blessures attrapées un peu partout, il  
avait obtenu une modeste place de gardien au  
cimetière d'Ivry. Vieux garçon sans famille,  
après avoir quitté ses camarades, il se trouva seul  
au monde, sans affection, si ce n'est pour la mé-  
daille militaire qu'il portait sur la poitrine, et se  
prit d'un véritable amour pour les tombes confiées  
à sa garde.

Peu à peu, elle devinrent toute sa vie ; ils les  
considéra comme sa propriété, sut par cœur les ins-

(\*) M. Grant principal de l'université Queen's, de cette  
même ville, a prononcé à King ton. le 30 novembre  
1891, ces fières paroles, d'autant plus belles pour nous  
que nos conquérants ne nous ont jamais gâtés : " Ah !  
que nous ayons un chef inspiré de Dieu pour nous faire  
sentir que nous sommes tous Canadiens et surtout pour  
nous faire comprendre les belles qualités de nos frères  
français ! Ils sont le noyau de notre pays : le Canada est  
peut-être plus à eux qu'à nous parce qu'ils étaient ici les  
premiers et qu'ils ont jeté dans le sol des racines plus pro-  
fondes. Il ne peut y avoir de Canada sans une entente  
cordiale entre eux et nous. Ils enseignent à leurs en-  
fants à parler anglais ; enseignons aux nôtres à parler  
français."

criptions peintes fraîchement sur la croix de bois,  
ouvragées dans la pierre durcie par le temps. Ses  
tombes étaient sa famille, ses amis, son régiment !  
et, au milieu d'elles se promenant lentement, ha-  
bitué au cri de son pas sur le sable, ses jours s'é-  
coulaient dans le calme heureux.

Mais son bonheur venait de disparaître ; subi-  
tément, sa vie si douce avait été empoisonnée ; la  
colère fai-ait bouillonner tout son sang : le père  
Jean s'était aperçu qu'on volait ses tombes ! Tous  
les objets de valeur réelle étaient dédaignés ; mais,  
dès que sur une tombe resplendissaient de belles  
touffes de fleurs, une main sacrilège, profanant le  
saint souvenir, volant le mort, arrachait les plus  
belles fleurs.

La lâcheté de ce crime dépassait les bornes de  
l'intelligence du vieux soldat, et, dans son cerveau  
une seule idée restait : Pincer le voleur et ! . . .  
et ? . . . il n'achevait pas, mais son bras se tendait,  
son poing se fermait avec violence dans le vide,  
menaçant l'inconnu. Autour de lui, brisant le  
bout de sa canne, il faisait violemment sauter les  
cailloux ; puis, il reprit sa promenade, criant à  
chaque pas dans un refrain qui contenait toute sa  
rage :

— Mille tonnerres ! faut il être assez canaille.

\* \*

En tournant une allée, le père Jean aperçut  
une toute petite fille, trotinant d'un pas incer-  
tain ; elle était à peine vêtue ; sa robe, une loque  
à travers laquelle se montrait sa chaire rosée,  
était couverte de boue, et le bas lui tapait sur  
les mollets. Ses pieds nus heurtèrent un gros  
caillou, la douleur lui fit pousser un léger cri, elle  
s'arrêta une seconde, puis, promenant autour d'elle  
un regard inquiet, reprit sa marche.

De loin, le garde suivait ce petit corps que le  
vent faisait balancer ; probablement, se disait-il  
une de ces jeunes mendiante qui pullulent dans  
le cimetière, vagabondes envoyées là par d'infâmes  
parents pour soutirer quelque argent à la sensibi-  
lité des visiteurs. Tout à coup ses joues s'empour-  
prèrent ; ses yeux brillèrent de colère ; il voulut  
crier, mais suffoqué d'émotion, ne put pas ; im-  
mobile, il vit la petite se baisser sur une tombe et  
saisir à pleines mains un rosier qu'elle secoua avec  
violence, elle tirait avec une force qu'on ne lui eût  
pas supposée et, l'empoignant au pied, faisant un  
dernier effort elle l'arracha.

Elle se releva, serra l'arbuste dans ses bras et  
s'enfuit droit devant elle, buttant à chaque pas,  
manquant de tomber, se déchirant les pieds sans  
pousser un seul cri de douleur. Elle allait, em-  
portée dans une course folle, sans rien voir, n'en-  
tendant même pas derrière elle la respiration hale-  
tante du vieux garde qui avait peine à la suivre  
et mâchonnait entre ses dents serrées :

— Ah ! coquine, je vais te pincer, ton affaire est  
bonne !

\* \*

Quand le père Jean la rejoignit, tout au fond du  
cimetière, dans le coin de la fosse commune, l'en-  
fant était tombée à genoux devant une tombe qui  
formait un contraste étrange avec les tombes en-  
vironnantes ; une simple petite croix en bois, mal  
enfouée dans la terre, était à peine plantée, au-  
tour, comme sur une des plus riches, des fleurs  
superbes la couvraient.

Le garde, interloqué, s'était arrêté, regardant  
cette pauvre agenouillée ; elle murmurait tout  
haut des mots incompréhensibles, son corps était  
convulsivement secoué par les sanglots, elle pou-  
sait des gémissements plaintifs et de grosses  
larmes coulaient sur ses maigres joues.

Elle releva la tête, joignit les mains et sa voix  
au timbre enfantin s'éleva, tremblotant ces paroles  
qui retentirent étrangement dans le silence :

" Notre Père qui êtes au cieus . . . "

Elle prit le rosier qu'elle avait déposé près d'elle,  
mit un long baiser sur une des roses, puis creusant  
la terre avec ses ongles autour desquels des gout-  
telettes de sang apparurent, elle fit un trou et le  
planta.

Derrière elle, instinctivement, le père Jean avait  
retiré son chapeau, mais, d'un geste bouffu, il le  
renfonça sur sa tête, s'en voulut de cet accès de

sensibilité sans raison, se traita de vieille bête et,  
décidé à en finir, posa rudement sa main sur l'é-  
paule de l'enfant, la fit retourner d'un seul coup,  
puis cria d'une voix qui la terrifia :

— Enfin ! je te pince donc, petite voleuse !

\* \*

Effrayée, semblant sortir d'un rêve, l'enfant  
avait levé sa tête maigriotte ; elle vit la figure  
courroucée du garde et, dans ses oreilles, une grosse  
voix menaçante bourdonna : " Petite voleuse !"  
Alors, elle poussa un cri, voulut s'enfuir, mais,  
paralysée par la frayeur, elle resta clouée au sol,  
ses dents s'entrechoquèrent nerveusement, et ses  
deux grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du  
garde.

Celui-ci avait adouci sa voix ; maintenant, il  
lui semblait impossible que cette belle petite tête  
pût appartenir à une misérable et, cherchant les  
expressions, crainte de l'effrayer, sur un ton pres-  
que caressant, il l'interrogea. Mais l'enfant res-  
tait muette ; alors, la colère le ressaisit et, levant  
sa main menaçante, il cria :

— Allons, parle ! ou . . .

Il n'acheva pas, car, sans faire un mouvement  
pour s'échapper, résignée, attendant les coups,  
l'enfant courbait la tête, et il arrêta sa main le-  
vée, rougissant comme s'il avait commis une mau-  
vaise action.

Enfin, l'enfant remua les lèvres ; elle voulut  
parler, mais les sanglots l'étouffaient, l'étranglaient,  
l'empêchaient de prononcer un mot. Seuls des  
cris rauques, des sons inarticulés sortirent de son  
gosier. Brisée d'émotion, elle retomba lourdement  
sur ses genoux, tendant les bras, avançant  
son doigt encore noirci de terre et, d'un geste dés-  
espéré, montra la tombe sur laquelle souriaient  
les roses.

Le père Jean ne comprenait rien à cette scène  
qui le remuait pourtant. Sa colère était complète-  
ment tombée devant cette enfant à l'apparence  
si malheureuse : il oublia ses griefs contre elle, la  
releva, la pressa doucement contre lui et lui parla  
presque bas à l'oreille :

— Voyons, ma mignonne, je ne te ferai pas de  
mal ; tiens, regarde-moi, je ne suis pas méchant !  
Voyons, ne pleure pas et dis moi pourquoi tu  
prends des fleurs pour les apporter ici ?

Alors, l'enfant, d'une voix déchirante, râla :

— Ma m'man aimait tant les fleurs, m'sieur !

Un sanglot l'interrompit et, ramassant toutes  
ses forces, elle cria :

— Elle est morte ! ma m'man, m'sieur ; les  
hommes noirs l'ont mise là, moi, j'veux lui porter  
des fleurs !

— Mais, ton père ? interrogea le garde dont  
l'émotion faisait trembler la voix.

L'enfant le regarda d'un air naïvement étonné  
et, ne comprenant pas sa question, continua en  
joignant les mains :

— J'sais pas ! j'sais pas ! j'connaisais qu'm'-  
man, rien qu'ma p'tite m'man. Ah ! m'sieur, laissez  
moi lui porter des fleurs !

Brusquement, le garde enleva l'enfant dans ses  
bras nerveux, la serra sur son cœur, et sanglotant  
à son tour, il couvrit de baisers la petite tête qui  
instinctivement se collait sur ses longues mous-  
taches.

— Nom de nom ! pourquoi ne parlais-tu pas,  
gamine ? Ah ! ta mère aimait les fleurs, gredine !  
eh bien ! morbleu, tu n'en voleras plus ! Viens avec  
moi, mon jardin en est plein, nous allons les arracher,  
et, puisqu'elle aimait les fleurs, nous les lui  
apporterons, à ta m'man !

— Vrai ! c'est vrai ! exclama la petite dont la  
figure se rasséréna et, de ses petits bras enlaçant  
le cou du vieux, l'embrassant avec frénésie, elle  
dit, pleine d'une tendresse infinie :

— Oh ! j't'aime, toi !

Puis, toute sérieuse, elle se laissa glisser à terre,  
se mit à genoux, et, le regard levé vers le ciel, la  
face irradiée, elle dit tout haut sa prière instinc-  
tive :

" Notre Père qui êtes au cieus ! . . . "

Et le garde s'agenouillant à côté d'elle, mur-  
mura :

— Pauvre petite voleuse ! puisque je t'ai pincée,  
ton affaire est bonne : tu seras mon enfant !

EUGÈNE P.